

par eux-mêmes auprès de la puissance divine, dans un pays aussi profondément religieux que le nôtre, il nous paraît inutile d'en fonder un sixième, et, dans notre modestie coupable, nous avons voulu nous borner uniquement aux choses temporelles, ne soupçonnant pas que pour avoir si peu de prétentions, nous fussions mis à la torture. Le *Franc-Parleur*, quant à lui, plus positif et plus expéditif, vrai rejeton de Torquemada en ligne directe, s'est vite lassé de faire des raisonnements; il est allé droit au but et a voulu nous supprimer de haute main, avant même que nous eussions paru. "Il est malheureux, dit-il à propos du *REVEIL*, que les autorités n'aient pas encore jugé à propos de nommer des inspecteurs pour ces aliments mortels que nous sert la littérature de notre époque....." C'est la censure, c'est l'inquisition réclamées en l'an de grâce 1876 dans un pays libre. Hâtons-nous de dire que le *Franc-Parleur* est conséquent. Quand on possède seul la vérité, qu'on a seul charge d'en instruire les hommes, quand cela est bien établi, incontestable, évident, on a le droit et le devoir d'être impitoyable.

Que deviendrait notre pays s'il était livré à de pareils énergumènes, à de pareils insensés? s'il était possible de biffer l'histoire, de détruire du coup toutes les conquêtes faites par la liberté, par le progrès de l'esprit, ce progrès si douloureux, si combattu, qu'aujourd'hui encore on conteste dans le Canada les principes les mieux établis dans tous les pays civilisés, les notions acquises à force de démonstrations, et la plus légitime de toutes les victoires sociales, le plus sacré des triomphes, l'idée de tolérance, à laquelle le monde moderne doit la cessation des luttes fratricides entre les chrétiens et la fin des supplices religieux?

Pour refouler ce courant qui, si rien ne le contrariait, si sa course était aussi libre que son effort est violent, entraînerait bientôt avec lui tout, tout ce que nous avons le plus à cœur de conserver, les institutions, les lois, la véritable religion, et ces garanties politiques, et ces libertés civiles qui, chez toutes les nations, de l'Europe, et jusque dans les plus petits états de l'Amérique, sont devenues le fondement même de l'ordre politique et social, ce n'est pas trop de l'effort réuni de tous les caractères indépendants, de tous les esprits restés libres et qui ont gardé le souvenir des temps de virilité où le peuple canadien était conduit par des hommes et combattait pour des droits, où le husting, cette tribune du citoyen, était libre, où la conscience, sanctuaire inviolable et inviolé, n'était pas à tout propos traînée sur la claie, tourmentée, outragée comme de nos jours où, dans le débordement de la persécution morale, la responsabilité des actes publics devient chose indifférente, tout-à-fait secondaire, bien inférieure à la responsabilité devant le peuple pour les moindres actes de la vie privée, pour les opinions et les idées les plus intimes.

Nous demandons la liberté, la liberté absolue des opinions. C'est par elle seule, non-seulement que les hommes s'éclairent, mais qu'ils se corrigent, que l'erreur est victorieusement combattue, parce qu'elle l'est par le raisonnement, par l'éclat de la vérité démontrée, par la réfutation, arme souveraine et décisive. Seulement, il faut le courage d'avoir raison. Depuis des années, l'accusation d'irréligion, sans cesse suspendue au dessus de toutes les têtes, a ébranlé les plus fermes courages ou les a détournés avec dégoût des choses publiques. De là un abaissement, un retrécissement général

des caractères; on voit cette anomalie monstrueuse: le droit de tout dire et l'impuissance de rien dire. Quand on a risqué l'expression la plus timorée d'une opinion, on est effrayé de son audace, et l'on ne sait plus en quels termes la défendre, dès qu'elle est attaquée, ce qui arrive immédiatement, parce que les cinq à six journaux, dont la religion ne peut évidemment pas se passer au Canada, n'admettent pas qu'on puisse avoir une opinion indépendante sur quoi que ce soit. Et de suite s'établit un esclavage moral, le plus honteux de tous les esclavages, parce qu'il est volontaire, parce qu'il est accepté au lieu d'être subi, parce qu'on se le laisse imposer quand la moindre résistance, la plus juste, et la plus légitime des résistances, suffirait à le secouer loin de soi, et à remettre à leur place les misérables barbouilleurs qui, incapables d'avoir une idée, de penser un seul jour, sur trois cent soixante et cinq, se déclarent les organes mêmes de la divinité, ce qui exempte de tout raisonnement, ce qui tranche toutes les questions, et donne une apparence d'autorité et de prestige à la plus désolante stupidité.

Depuis de longues années déjà, la presse canadienne, au lieu d'accomplir une mission, de poursuivre un objet d'utilité et d'enseignement publics, est devenue une école de dénonciation mutuelle, et d'une dénonciation injurieuse, grossière, calomnieuse, sans scrupule comme sans forme. Dans un pays où les institutions anglaises sont gâtées par l'inintelligence que l'on a de leur nature et de leur objet, et presque nullifiées par l'ignorance de leur emploi, par le manque absolu d'initiation antérieure, dans un pays où tout est à réformer et à former, où l'éducation publique n'existe qu'à quelques rares degrés, et où l'abus existe à tous les degrés imaginables, ce qui est sans cesse oublié, ce qui échappe à tous nos journaux, presque sans exception, ce sont précisément les questions, les seules questions véritables dont l'examen est devenu impérieux, et qui tourmentent en songeant à l'avenir les esprits attentifs. Et comment l'abus n'existerait-il pas en toutes choses? Il est la conséquence inévitable du manque de lumières, de la complicité d'une presse ignorante et avilie, de l'impossibilité d'arriver jusqu'aux masses entretenues dans des ténèbres profondes, et que préserve de tout rayon de soleil l'opaque atmosphère de mensonges qui l'enveloppe.

En effet, tout est dénaturé, défiguré, dans ce que l'on présente chaque jour au public canadien, et ce n'est pas seulement une nourriture épaisse et indigeste que reçoit le lecteur, mais encore une nourriture malsaine et frelatée. L'éducation politique et sociale n'est qu'une hideuse falsification de ce qui se passe, et c'est à cette école d'hypocrisie calculée, de fourberie systématique, que se forme toute une génération! Aussi tous les moyens, quels qu'ils soient, sont devenus bons; la vérité seule est indigne de paraître. Il faut un effort énorme pour soulever cet épais fardeau qui pèse sur tous les cœurs. Cet effort, nous voulons le tenter, non seulement pour relever, s'il est possible, le niveau de la presse canadienne, mais encore pour répondre à un besoin impatientement exprimé déjà par bon nombre d'esprits éclairés, et pour offrir aux opinions respectables, mais indépendantes, un organe accrédité, un moyen de se faire jour.

La tâche sera difficile; elle sera semée dès le début d'obstacles entassés avec fureur; elle avancera au milieu des calomnies, des provocations; de toutes les invectives, des